

# Hateful Eight

## Les états désunis d'Amérique

Julie Demers

---

Number 301, March 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82401ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Demers, J. (2016). Review of [Hateful Eight : les états désunis d'Amérique]. *Séquences : la revue de cinéma*, (301), 20–21.

# Hateful Eight

## Les états désunis d'Amérique

L'enfant terrible du cinéma américain populaire s'est assagi. Avec **Hateful Eight**, Tarantino propose une mise en scène classique – si ce n'était des scènes gores, on pourrait presque qualifier l'œuvre d'élégante. Pour l'une des premières fois peut-être, le cinéaste fait reposer son film, avant tout, sur le jeu de ses acteurs et sur son scénario. Ce récit dense et complexe dresse un portrait étonnamment juste du caractère bigarré de l'Amérique et de ses conséquences sur l'unité nationale.

JULIE DEMERS

Nous sommes au Wyoming, dans une petite auberge isolée en plein cœur des montagnes. Dehors, un blizzard fait rage. Huit personnages sont forcés d'attendre à l'intérieur que le mauvais temps passe. Voici d'abord deux chasseurs de prime : Warren, un Noir ex-major de l'Union, et son collègue, John Ruth. Ce dernier traîne avec lui une prisonnière, qu'il souhaite mener à la prison de Red Rock pour y toucher une récompense de 10000\$. Installés tout près du feu, un shérif sudiste et un général confédéré discutent. Là-bas, un bourreau britannique, un cowboy et un Mexicain trinquent. Ne vous laissez pas bernier par leurs langues déliées : ils ne sont pas là que pour discuter. La petite auberge devient en effet le théâtre où se rejouent toutes les guerres américaines.

Nous sommes donc au cœur même de l'Amérique, quelque part durant les années 1870. Le pays se relève à peine de trois guerres : l'anglo-américaine, l'américano-mexicaine et celle de Sécession. Le temps a passé, mais les cendres sont encore chaudes. Il suffit de les remuer pour que le feu reprenne. Le sang ne coule plus sur les champs de bataille, mais la violence se perpétue dans les montagnes, les rues, les chaumières. Les Anglais contre les Américains. Les Mexicains contre les Américains. Le Sud contre le Nord. Les Blancs contre les Noirs. Les hommes contre les femmes. Et ces hostilités sont encore plus violentes que celles menées par les généraux. Les guerres nationales sont devenues personnelles et, désormais, elles ne suivent aucun code d'honneur, aucune règle.

Tarantino avait déjà abordé la question du racisme institutionnalisé dans **Inglorious Basterds** et, de manière plus frontale encore, dans **Django Unchained**. Plutôt que d'en montrer les conséquences (réelles ou fictives), il tente, dans **Hateful Eight**, d'en expliquer l'origine. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les États-Unis sont peuplés par plus de vingt nationalités. Amérindiens,



Ici comme ailleurs, certains hommes sont plus égaux que d'autres

Européens, Asiatiques, Africains et Sud-Américains se partagent le territoire. Le Sud est essentiellement peuplé par les descendants des premiers colons et leurs esclaves. Pour poursuivre sa révolution industrielle, le Nord accueille la majorité des nouveaux arrivants qu'il utilise comme main-d'œuvre bon marché. L'Amérique se targue alors d'être une terre d'accueil pour tous, mais sa politique sert avant tout les intérêts individuels des riches propriétaires blancs et protestants. Voilà tout le paradoxe américain : si la déclaration d'indépendance se fonde sur le principe d'égalité entre tous les hommes, force est de constater que, dans les faits, ici comme ailleurs, certains hommes sont plus égaux que d'autres.

La question du film est la suivante : dans une nation déchirée par des affrontements raciaux, idéologiques et économiques,





comment faire régner la loi? Comment mettre sur pied une justice qui fera consensus dans un pays qui s'est bâti sur des idéologies diamétralement opposées? Comment faire émerger une justice impartiale là où les libertés individuelles prennent souvent le pas sur les libertés collectives? Le constat de Tarantino est bien sombre: dans le pays de l'Oncle Sam, la justice prend trop souvent des airs d'autojustice.

### La question du film est la suivante : dans une nation déchirée par des affrontements raciaux, idéologiques et économiques, comment faire régner la loi ?

Tarantino a réuni tous les représentants de la justice américaine dans une même pièce pour discourir et agir au nom de la loi. De la prisonnière au chasseur de prime, en passant par le shérif et le bourreau, tous les personnages sont indifférents à la vérité et aux idéaux. Ils parlent au nom de la justice pour servir en définitive leurs propres intérêts. Des chasseurs de prime touchent une prime de mille à cinquante mille dollars par prisonnier. Les bourreaux sont payés pour pendre. Les shérifs sont prêts à passer des accords avec les rebelles pour assurer la quiétude de leur village et ils pratiquent la pendaison avec un plaisir qui n'a rien de désintéressé – encore qu'ils soient convaincus de *bien faire*. Ironiquement, le système de justice lui-même s'arroge le droit de violer ses propres lois au nom du maintien de l'ordre.

Tarantino pointe aussi du doigt une certaine forme de naïveté patriotique. John Ruth est, à ce titre, une figure à part. Le chasseur de prime aurait tout intérêt à tuer sa prisonnière: la récompense lui serait remise qu'elle soit morte ou vivante – morte, bien sûr, elle poserait moins problème. Mais John Ruth

fait confiance au processus de mise à mort qu'il dépeint comme plus équitable. Opposé aux principes de l'autojustice, il désarme les autres clients de l'auberge pour éviter un bain de sang. Amiral d'Abraham Lincoln, John Ruth représente le mythe d'un pays unifié, aux institutions fortes qui permettent à chaque citoyen de tracer sa propre destinée. Mais cet idéalisme lui coûte cher: il baisse ses gardes et s'avère le premier tué.

Pour Tarantino, le western est le genre le mieux à même de traiter des problématiques américaines actuelles. Difficile donc, en visionnant *Hateful Eight*, d'oublier les guerres intestines qui font toujours rage entre le Nord et le Sud. Impossible aussi de ne pas penser aux débats américains sur la peine de mort, le port d'armes, le terrorisme, la brutalité et la corruption policière, que réactive notamment la brillante série documentaire *Making a Murderer*.

Si Tarantino n'apporte aucune solution aux problèmes qu'il soulève, il a au moins le mérite de souligner un important paradoxe américain. Alors que bon nombre d'Américains sont fascinés par leur système judiciaire et qu'ils sont prêts à se faire tatouer les mots « justice » et « liberté » sur le cœur, admettons que les États-Unis ont encore beaucoup de chemin à faire pour assurer l'égalité entre tous. L'idée peut sembler convenue, rebattue, mais Tarantino parvient, avec *Hateful Eight*, à faire de son pays un portrait juste et nuancé qui n'épargne ni les idéaux, ni le système, ni les individus.👉

★★★★

■ **Origine:** États-Unis — **Année:** 2015 — **Durée:** 3 h 07 — **Réal.:** Quentin Tarantino — **Scén.:** Quentin Tarantino — **Images:** Robert Richardson — **Mont.:** Fred Raskin — **Mus.:** Ennio Morricone — **Son:** Gary A. Hecker, Wylie Stateman, Lauren Hadaway — **Dir. art.:** Yohei Taneda — **Int.:** Samuel L. Jackson (Major Marquis Warren), Kurt Russell (John Ruth), Jennifer Jason Leigh (Daisy Domergue), Walton Goggins (Sheriff Chris Mannix), Demián Bichir (Bob), Tim Roth (Oswaldo Mobray), Michael Madsen (Joe Gage), Bruce Dern (General Sandy Smithers), James Parks (O.B. Jackson), Channing Tatum (Jody) — **Prod.:** Richard N. Gladstein, Shannon McIntosh, Stacey Sher — **Dist. / Contact:** Séville.